



L'Algérie du peintre Antoine Martinez

par Marion Vidal-Bué

« Paysage du Constantinois » (coll. part.)

L'orientalisme, ou plutôt l'algérianisme, est une composante importante de la palette d'Antoine Martinez. Né à Oran, il y a passé son enfance et une partie de sa vie d'homme. Sa vocation de peintre lui y est apparue, son talent s'y est largement exprimé. En Algérie, il a peint plus de 200 toiles, sur plus de 800 que totalise son œuvre, dont certaines très marquantes, telles « *L'enterrement arabe* », « *Yamina à la préparation du couscous* », « *La petite mauresque assise* », « *La mauresque à la robe jaune sur le rocher* », « *Le nu au chameau* », « *La caravane* », « *L'âne au pied de la ville* ». Et sa terre natale lui a inspiré de nombreux autres tableaux peints plus tard à Paris, d'après des souvenirs, des croquis, et des esquisses réalisées sur place.

Un enfant d'Oran seul à Paris

Né le 11 juillet 1913 à Oran, dans une famille d'origine espagnole, il manifeste sa vocation dès l'âge de 10 ans, en couvrant les murs de la cour de la boulangerie paternelle de grands dessins au charbon de plus de 2 m de hauteur. À 12 ans, il fait le portrait à l'huile de sa grand-mère, et prend ses premières leçons de peinture. À 14 ans, il entre aux Beaux-Arts d'Oran et y étonne les professeurs. L'un d'eux, M. D'Antony, voit en lui la réincarnation du peintre espagnol Murillo. Sur l'insistance de ses maîtres, son père vend tout et vient à Paris en 1928 pour lui permettre de faire des études de peinture. C'est ainsi qu'à 15 ans, il entre à l'Académie Julian. D'abord élève d'Albert Laurens, il passe bientôt chez Pougheon où il reste quatre ans. Son étonnante précocité picturale contraste à l'époque avec le niveau d'instruction générale qu'il a reçu. C'est à cet âge que sa ferveur d'autodidacte le conduit à la découverte de la littérature, de l'histoire et de la philosophie, en même temps qu'il étudie les biographies des grands maîtres flamands, italiens, espagnols...

1929 : après seulement quelques mois, ses parents ne supportent plus le climat ni l'environnement parisien. Ils comprennent qu'ils ne pourront pas s'y intégrer et partent pour Nice, avant de retourner en Algérie en 1931. Antoine se retrouve seul à 16 ans dans Paris, n'ayant connu du monde que son quartier d'enfance oranais; son entrée dans l'âge adulte est rude et précoce. Ce jeune homme sensible porte un regard d'observateur sur la société.

Il trace le monde à grands coups de pinceaux, pour en témoigner à défaut de pouvoir le changer, et donner à voir pour tenter d'émouvoir. La peinture emplit chaque jour de sa vie. Et ce don qui lui a été donné, il l'approfondit par honnêteté intellectuelle et par passion; il le travaille par l'étude des Maîtres en recherchant la perfection. Quand il peut rentrer au pays, il passe ses vacances d'été à peindre des paysages et des figures en Oranie.



Son entrée en 1932 à l'École des Beaux-Arts de Paris marque le début de ses succès parisiens. Très apprécié de ses professeurs et de ses camarades, il suit l'enseignement d'André Devambez jusqu'en 1939. Il obtient de nombreux prix, se retrouve plusieurs fois logiste au concours du Grand Prix de Rome.

À 19 ans, il fait son premier voyage à Madrid et découvre sa patrie de sang. Il passe toutes ses journées au Prado, se passionne pour Le Greco et Goya, admire Velasquez. Le soir, dans l'ambiance madrilène, il retrouve les coutumes et les odeurs des quartiers espagnols d'Oran, lui qui en est si loin à Paris. Il écrit à son père des lettres enthousiastes.

C'est l'époque des grandes compositions, de ses recherches de couleurs fines dans les nuances de gris. Pour compléter ses modestes ressources d'étudiant, il dessine des affiches de cinéma et des caricatures.

En 1931, son tableau « Les femmes au bain » est remarqué au Salon des artistes français, puis est acheté par le musée d'Oran.

En 1939, « L'enterrement arabe », peint en 1936, remporte la médaille d'or du Salon des artistes français et la Ville d'Oran en fait l'acquisition.

La même année, il est reçu comme pensionnaire à la Casa Velasquez. Mais la Seconde Guerre mondiale éclate, mettant fin à cette heureuse période, et il ne pourra pas se rendre à Madrid.

Mobilisé en 1939, il échappe de justesse à la captivité. Cet humaniste restera profondément marqué par l'horreur de la guerre.

Au début des hostilités, il épouse sa camarade des Beaux-Arts, Alice Richter, puis l'envoie à Oran où sa belle-famille l'accueille. Il la rejoint après sa démobilisation durant l'été 1940. C'est là que naît leur fils aîné, Diego. Ils y resteront une année pendant laquelle il bénéficie de plusieurs expositions particulières, notamment dans les galeries Continental, Pozzalo et Martin, ainsi qu'à Sidi-Bel-Abbès. Sa peinture se vend bien.

Constantine

Alice ayant été nommée professeur de dessin au lycée de Constantine, la famille s'y installe pour quatre ans. Elle s'agrandit avec la naissance de Christian en 1943. Antoine Martinez est sollicité pour de nombreuses expositions et devient



« L'âne au pied de la ville »
(coll. part.).



« El-Kantara » (coll. part.).



« Arcades romaines à Constantine en automne » (coll. part.).



« Le Chettabah et l'avenue Bienfait à Constantine » (coll. part.).

La France

En 1945, la famille rentre en France métropolitaine et s'y s'installe définitivement. Antoine Martinez garde pourtant des liens étroits avec l'Algérie, où ses parents et la famille de son frère restent jusqu'à l'indépendance. Il retourne régulièrement exposer à Sidi-Bel-Abbès et à Oran. Une autre forme de reconnaissance officielle lui est offerte en 1946, lorsqu'il obtient sur concours la première chaire de peinture à l'École des Beaux-Arts de Toulouse. Il y enseigne jusqu'en 1948, date à laquelle une grave pénurie de logement dans la ville oblige la famille à émigrer en région parisienne.

De retour à Paris après neuf ans d'absence, dont cinq ans de guerre, il s'aperçoit qu'il a été oublié. C'est une autre société où la peinture ne se vend plus aussi bien, c'est l'époque du matérialisme et de l'équipement ménager. Ses thèmes d'inspiration, portant réflexion sur la condition humaine, sont en décalage avec l'aspiration à la légèreté du marché de l'art de l'après-guerre. Il passe par une période de vaches maigres où il en est réduit à reprendre ses petits métiers d'étudiant, dessinant des affiches pour le cinéma, la publicité et des caricatures. Ce qui ne l'empêche pas de peindre énormément et d'exposer régulièrement dans les grands salons parisiens: Salon des Indépendants, Salon d'Automne, Salon Populiste...

En 1950, la « double exposition Antoine Martinez - Alice Martinez-Richter », organisée par l'importante galerie Bernheim-Jeune à Paris, est prolongée en rai-

un peintre très en vogue dans cette ville. À dominante colorée et ensoleillée, ses paysages, portraits et natures mortes - « Paysage du Constantinois », « Le Chettabah », « Nature morte aux cerises », - attirent nombre d'amateurs dans son atelier. Le musée de Constantine fait l'acquisition d'une « Maternité ».

Le débarquement américain en Algérie lui vaut une nouvelle mobilisation. Mais sa mauvaise santé et son extrême maigreur le font réformer: lors d'une exposition à Constantine, il n'a même pas la force d'accrocher ses toiles.



« La gare de Juvisy » vers 1945 (coll. part.).



« Collioure et le Fort Saint-Elme » vers 1963 (coll. part.).

Antoine Martinez

par Emmanuel Roblès, de l'académie Goncourt

Dans *La Peste*, comme dans *Le Minotaure*, Albert Camus a décrit Oran avec beaucoup de verve et d'esprit en omettant toutefois d'en définir le caractère proprement ibérique. Depuis le XVI^e siècle, en effet, où la ville fut conquise par le cardinal Ximenes de Cisneros pour le compte de la Couronne d'Espagne, Oran n'a jamais perdu cette empreinte, visible encore aujourd'hui dans ses forteresses, ses arènes, ses portes armoriées, ses ruelles et ses maisons du quartier de la Marine. Et, jusqu'à l'indépendance algérienne, l'Espagne a toujours été présente par ses immigrants venus nombreux de la côte levantine, des Baléares, de Malaga, d'Almeria et de Séville. Ainsi s'explique que certains écrivains et artistes nés à Oran (ou en Oranie, comme Jean Sénac, de mère espagnole) portent en eux toutes les fatalités d'une race qui, au long des siècles a essaimé à travers le monde. La personnalité comme le talent d'Antoine Martinez doivent s'expliquer par cette dualité où se fondent le tempérament ibérique et la sensibilité française. Cependant, et sans minimiser tout ce qu'il doit à notre culture, on devine dans son œuvre son admiration pour les grands maîtres du siècle d'Or espagnol, une œuvre qui porte aussi la marque évidente de ce « sentiment tragique de la vie » dont parle Unamuno. Antoine Martinez et moi avons fréquenté la même école primaire au centre d'Oran, une école qui s'était d'abord appelée école Karguentah, du nom même du site, puis Jules-Renard, en l'honneur du célèbre auteur de Poil de carotte. Il s'agissait d'un établissement vétuste avec une courette ombragée de quatre ficus poussiéreux. Nous avons appartenu aux mêmes classes et le souvenir qui domine en moi est celui de son extraordinaire virtuosité pour le dessin. Il surprenait jusqu'à nos maîtres par la sûreté de son œil et de sa main et, à partir de 13 ans, on le vit assez détaché des autres disciplines comme s'il était, à la lettre, possédé, envoûté par ses propres dons, déjà porté à recréer sa vision du monde et de lui-même. Adolescent, il avait déjà ce physique de torero qu'il a conservé le reste de sa vie, qui s'est accentué passée la trentaine, le corps sec, le visage long et brun, les yeux pleins de cette mélancolie des hommes de l'arène, habitués à regarder la mort noire, « la muerte negra », surgir pour eux dans le soleil. Plus tard, j'ai fréquenté son atelier de Draveil et je l'ai observé au travail avec cette expression grave, tendue et en même temps « éclairée » du bestiaire en face de son destin. Et de fait, la peinture pour Antoine Martinez n'était pas un jeu [...] mais un engagement de l'être, un engagement entier du cœur et de l'esprit qui peut faire comprendre son dédain pour les vanités mondaines, les intrigues, les concessions à la futilité des snobs et au mercantilisme. Certes,

on lui a fait payer cher cet orgueil d'homme et cette dignité d'artiste et sans doute a-t-il souffert d'un certain silence, mais il pouvait merveilleusement sourire lorsqu'il savait son œuvre comprise, appréciée par les plus fervents, ceux qui connaissent la vertu de l'isolement, hors des modes, en marge des clans et des chapelles. Je me souviens encore de ces heures dans l'atelier au milieu du jardin, à l'époque où il brossait mon portrait, je me souviens de nos conversations, de sa foi dans sa mission de créateur et de son besoin de solitude, de méditation, de rigueur. Au vrai, il avait une sensibilité d'écorché vif mêlée à une grande tendresse, une profonde pitié pour l'humanité souffrante, le tout couronné par cette générosité, cette fierté qu'en Espagne on appelle « *hidalguia* ». Tous ces traits sont inscrits, pour qui sait voir, dans ses toiles et dans ses dessins, à la fois comme un émouvant autoportrait et comme un chaleureux message que la mort elle-même n'a pu détruire ».



Antoine Martinez « Emmanuel Roblès ».

(1971)



« Mers el-Kebir » (coll. part.).

son de son succès. Vient ensuite une période de sécurité matérielle lorsqu'il est reçu premier au concours national du professorat de dessin, qui le laisse libre de prendre ses distances avec les galeries et les critiques d'art.

Les dernières années de la vie d'Antoine Martinez sont marquées par son retrait du monde. Il est confronté à l'engouement du marché de l'art pour l'abstraction au détriment de la peinture figurative, mais son isolement trouve aussi son origine dans une succession de désillusions et de chagrins : il est très perturbé par les événements d'Algérie qu'il suit de près par les lettres hebdomadaires de ses parents. Gravement affecté par la mort de son frère atteint



« La Calère à Oran » (coll. part.).



« Oran: le quai à charbon »
(coll. part.).

d'un douloureux cancer, puis par la situation matérielle et morale de ses parents qui ont tout perdu en Algérie, il est de plus miné par un sentiment d'injustice: voyant ces Français d'outre-mer mobilisés à chaque guerre mondiale, puis abandonnés par la France, il revit dans sa famille et dans la détresse de ses parents, l'injustice sous toutes ses formes, qu'il avait toujours dénoncée dans sa peinture.

L'ensemble de ces sentiments s'amplifie, aboutissant à sa mort le 11 avril 1970, d'une cause inconnue et imprévue des médecins mais sans doute en rapport avec une anorexie poussée à l'extrême.

La Méditerranée est toujours restée sa culture

Revenons sur la peinture algérienne d'Antoine Martinez: il n'a pas cherché à « faire de l'orientalisme », c'est un terme employé à tort, puisqu'il peignait tout simplement son entourage et ses paysages familiers, à sa façon. Il ne s'agissait pas pour lui d'appliquer une recette lui garantissant le succès, pas plus que d'une manière de peindre.

La Méditerranée était sa culture, sa peinture est méditerranéenne dans ses lumières crues et ses couleurs contrastées. Quand Emmanuel Roblès parle de son ancien camarade d'école, il souligne « sa personnalité et son talent fondés sur cette dualité entre le tempérament ibérique et la sensibilité française ».

Cet artiste en recherche permanente a emporté partout la Méditerranée avec lui. Il l'exprimait dans ses travaux sur la couleur et la composition, et toujours

« Nu au miroir »
(coll. part.).



« Nu au coussin berbère »
(coll. part.).

dans les thèmes de ses peintures, qui révèlent une prédilection pour les scènes de la vie quotidienne: « *Autour de la borne-fontaine* », « *Deux garçons à la fontaine* », « *L'enterrement arabe* », plusieurs « *Fantasia* ».

Il ne se lassait pas de peindre les gens qui l'entourent, tellement représentatifs de cette culture méditerranéenne: « *Yamina à la préparation du couscous* », « *Coiffure dans la chambre des femmes* », « *Le café chez les femmes* », « *Yamina au*

moulin à café », « Le grand noir », « La couturière » (M^{me} Tabette), « Raccoumodeuse », « La mauresque au canari », « La petite mauresque à la robe verte », « La petite mauresque assise », « Mauresque à l'âne », « La petite mauresque à l'oiseau », « Mauresque et son enfant », « La mauresque à la robe jaune sur le rocher », « La pêche aux crevettes », « L'ânier », « Khadra ou la fileuse », « La coiffure au cabanon ».

Il peignait aussi des nus, avec force et sensibilité: « Nu au chameau », « Nu au coussin berbère », « Nu au miroir » et réalisait de nombreux portraits: « Simone Bertrand » (Constantine), « Emmanuel Roblès », « La mauresque au grand sourire », « Jeune brune rêveuse », « Michelou ».

Antoine Martinez a toujours été sensible à la nature, beaucoup de ses tableaux en témoignent: « Jardin aux oliviers », « Jardin aux amandiers », « Bouquet d'amandiers », « Le Chettabah », « Les arcades romaines à Constantine », plusieurs paysages du Constantinois, « La vallée du Hamma », « El Kantara », « L'âne au pied de la ville », « Le pont Sidi-Rached à Constantine », « Automne en Constantinois », « Les amandiers en fleurs près de l'oued ».

Les paysages urbains d'Oran et de Constantine, ainsi que les villages environnants l'ont également inspiré: « Le port d'Oran », « La Calère à Oran », « Oran - le quai à charbon », « Le rond-point aux palmiers », « Un hameau d'Oranie », « Mers el-Kébir » et « L'avenue Bienfait à Constantine », « L'avenue Bienfait sous la neige », « Constantine et les gorges du Rhummel ».

Son talent n'avait pas besoin de sujets extraordinaires pour s'affirmer, il a peint de superbes natures mortes sur des thèmes anodins, qu'il illustrait souvent avec ces motifs de l'artisanat berbère qu'il aimait tant: « Anémones au vase brun », « Pastèque au couteau », « Café, grenades et figues de Barbarie », « Raisins noirs et figues de Barbarie », « Le mérou », « Dahlias sur le coussin berbère », « Coupe de fruits et nèfles », « Deux arums sur fond de tapis arabe », « Grands arums sur la couverture berbère », « Melon et figues de Barbarie », « Melon et raisin blanc », « Jarre aux artichauts », « Gargoulette et grenades ».

Comme pour l'ensemble de l'œuvre d'Antoine Martinez, on retrouve dans ses tableaux peints en Algérie et en métropole d'après croquis, une compassion pour la souffrance de la condition humaine, les petites gens, les métiers pénibles, les enfants malheureux...

La peinture était sa vie et sa façon de témoigner. Aujourd'hui, sa vision sensible du monde est particulièrement actuelle.

L'association « Autour du peintre Antoine Martinez » élabore le catalogue raisonné de son œuvre. Dans ce but, elle recherche tous renseignements sur les toiles et dessins d'Antoine Martinez qui pourraient se trouver dans des musées, des institutions et chez des particuliers. Toute information sera la bienvenue. Confidentialité assurée. Merci de votre aide.

Contactez Diego Martinez

Tél. 04 68 05 22 32

courriel: association.antoine.martinez@wanadoo.fr

site internet: www.antoinemartinez.com